U d'/of OTTAWA
39003002328333

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/uneanthologiepo00whit

Avis très important

aux abonnés de la série C

suivi d'un post-scriptum à l'usage de tous les lecteurs

M

Avec le présent Cahier expire l'abonnement d'un an que vous avez contracté, à dater du 1er janvier jusqu'au 31 décembre 1911.

Avec le présent Cahier se trouve même dépassée la série de 20 fascicules ou cahiers de *l'Effort*, à laquelle votre abonnement vous donnait droit. Vous aviez en effet reçu, à la date du 15 décembre 1911, 13 fascicules de *l'Effort* (1re série, ancien format) et 4 cahiers de *l'Effort* (2e série, nouveau format), soit, au total, 17 fascicules ou cahiers. Or, le présent cahier compte pour 5 cahiers ordinaires de 32 pages chacun. Il excède même sensiblement le chiffre de 160 pages, qui représenterait la valeur de ces 5 cahiers. Il constitue, en outre, un volume de bibliothèque dont l'importance ne vous échappera certainement pas.

Quoiqu'il en soit, avec le présent cahier, c'est 22 fascicules ou cahiers qui vous auront été servis pour un abonnement dont le prix ne dépassait pas, alors, le chiffre de 4 fr. 50 pour la France et 5 fr. 25 pour l'étranger.

Nous avons confiance que, devant les efforts déployés, les sacrifices consentis et les résultats obtenus par nous, vous resterez persuadé que *l'Effort* est un des rares asiles où une pensée indépendante puisse librement se faire entendre, et vous renouvellerez votre abonnement (France, 5 francs ; étranger, 6 francs).

Nous vous proposons même la combinaison suivante : le point de départ de la périodicité annuelle de *l'Effort* a été reporté, dans l'intérêt de tous, au 1er octobre. En ajoutant au chiffre de votre abonnement nouveau qui, normalement, doit expirer au 31 décembre 1912, les mois

de janvier à juillet 1913, vous vous trouveriez, d'une part, délivré du souci de votre réabonnement pour une période de 21 mois (janvier 1912-septembre 1913) et vous nous permettriez, de l'autre, d'alléger, dans d'importantes proportions, le travail d'écritures et de comptabilité, ainsi que les frais qui en découlent — travail et frais que le gérant de *l'Effort* est seul à supporter.

Si vous acceptez notre proposition, le prix de votre abonnement, pour 21 mois au lieu de 12, serait, exceptionnellement, le suivant :

Abonnés habitant la France : **six** francs **soixante-quinze.**
Abonnés habitant l'étranger : **huit** francs **dix.**

Nous vous serions vivement reconnaissant de nous faire parvenir le montant de cet abonnement *avant la fin du mois de février.*

Passé cette date, tout abonnement non payé sera recouvré par la poste et augmenté des frais de ce recouvrement. Mais aucune augmentation ne saurait nous indemniser de l'ennui et de la perte de temps que ce travail nous occasionne.

Veuillez croire, M , à mes sentiments de haute considération.

JEAN-RICHARD BLOCH,
Directeur-Gérant de *l'Effort.*

POST-SCRIPTUM

L'Effort n'offre pas de primes.
L'Effort n'offre pas de banquets.
L'Effort n'offre pas de thés-conférences.
L'Effort ne contient pas d'anecdotes sur les gens du monde, les artistes et les hommes politiques.
L'Effort n'ouvre pas de concours.
L'Effort ne découvre pas de scandales.
L'Effort ne couvre pas ses frais.

Mais en lisant *l'Effort*, vous risquez de rester en contact avec la fraction la plus saine et la plus vivace de la jeunesse, et vous êtes amené à vous poser des questions à vous-même.

Nous ne vous disons pas que, si vous ne lisez pas *l'Effort*, il ne vous sera pas possible de vous tenir au courant de la vie politique et littéraire de ce pays.

Mais, en lisant *l'Effort*, vous assistez aux luttes, aux angoisses, aux difficultés auxquelles sont entraînés des esprits vraiment libres. Leurs

fluctuations mêmes peuvent être pour vous, si vous le voulez, un enseignement plus fécond qu'aucun dogmatisme. Qu'elles soient en tous cas, la preuve de leur loyauté.

Vous trouverez, en troisième page de la couverture, la liste des principales études ou œuvres publiées dans la première série de *l'Effort*, — sur la seconde page du supplément gris, en la fin de ce cahier, le sommaire des Cahiers parus depuis octobre.

Nous pouvons annoncer dès maintenant que nous publierons, d'ici à l'été : une œuvre de la plus haute importance de ROMAIN ROLLAND, des œuvres en prose de WALT WHITMAN (traduites par LÉON BAZALGETTE), un important Cahier consacré à la jeune culture allemande (avec la collaboration de J. MEIER-GRAEFE, OTTO GRAUTOFF, FÉLIX BERTAUX, PAUL AMANN, etc.), la continuation de l'enquête sur *l'Irrédentisme français*, des contes de HENRI BACHELIN, PAUL LOMBARD, etc...

Dans le prochain Cahier : *L'Ami de l'Effort, l'Enfermé de la troisième République, Notes*, par Jean-Richard Bloch, une réponse de TONY-RÉVILLON à une précédente étude, etc.

Il n'existe pas de périodique offrant, pour une somme aussi minime, un ensemble comparable à celui-là, qu'il s'agisse de la quantité, de la valeur, ou de la présentation matérielle.

* * *

Nous étions, le 1er octobre dernier :

141 abonnés.

De ce nombre, 17 ne se sont pas réabonnés.

3 ont disparu (décès, voyages).

7 ont été désabonnés d'office par le gérant, comme n'ayant aucune raison de lire *l'Effort*, qu'ils ne lisaient sans doute pas. Aucun d'eux n'a témoigné d'une façon visible qu'il se soit aperçu de cette mesure.

Nous étions donc réduit au chiffre congru de : 114 abonnés.

Depuis lors, il nous est arrivé 34 abonnés nouveaux, ce qui porte le nombre de nos abonnés actuels au chiffre, *absolument insuffisant*, de :

147 abonnés.

PQ
1184
.A5
1912

Montlhéry-la-Bataille

—

I

Aubry d'Argenlieu
ou les Fleurs de Lys

—

... Si loin le petit jour se levait gris perdrix et cependant les bois sur un bord prenaient ombre, s'allongeant doucement du côté de Paris, par la plaine où les blés couvaient sous la pénombre. C'était l'heure où le lièvre en la rosée taquine, assis dans les sillons, le poil de ses babines, d'une patte rêveuse, et l'heure où le soleil au chant de tous les coqs lève sa fine crête, rien qu'une fine pointe, il est vrai si vermeille qu'il n'est pas un épi soudain sans une aigrette de flamme, au long regard du ciel devenu bleu, quand le lièvre s'enfuit sur la rosée en feu.

Paul Fort.

MONTLHÉRY-LA-BATAILLE

I

AUBRY D'ARGENLIEU

OU

LES FLEURS DE LYS

—

POÈME DÉDIÉ

A

MAURICE DE FARAMOND

Après maints tournoiements ils s'étaient rencontrés.

Pipes de vin défoncées, archers se mirent à boire avant de batailler, et ce, des deux côtés. (A seule fin, disaient-ils, de sûrement batailler.)

A l'aile gauche de Bourgogne tenait messire Saint-Pol, à l'aile droite tenait le comte de Charolais. A l'aile droite de France tenait le roi Louis XI, à l'aile gauche, messire du Maine. C'est parfait.

Entre les deux armées le château Mont-l'Héry, perché sur la hauteur, souriait à demi.

Mon Dieu, n'emboucherai-je ici aucun buccin ! Archers désaltérés, on se battit ; c'est bien.

Charles de Charolais, fonçant avec sa droite sur la gauche de France, rompit messire du Maine qui, pressé de courir, court encore dans la plaine.

Louis XI, fonçant avec sa droite sur Saint-Pol, qui, comme j'ai dit, tenait la gauche de Bourgogne, le vit, avec ses gens, plus vite que perdrix, s'enfuir je ne sais où pour n'être pas occis.

Louis XI et Charolais, chacunement dans leur coin, ai-je besoin de le dire, s'étaient frotté les mains.

Revinrent, chacun leur tour, au centre de bataille.

Et que virent-ils ? — Hélas, ils ne virent

plus rien. Leurs gens, très chaleureux, jurant à la défaite, qui devers l'orient, qui devers l'occident, se sauvaient gentiment sans tambour ni trompette. Et sur le champ d'honneur les deux princes restèrent.

Seuls ? Non pas. Le château Mont-l'Héry (châteaux n'ont pas de jambes ou bien les ont en l'air), ce vieux preux, non content de sourire à demi, jusque dans ses fondements eut un fort grognement.

— Seuls pourtant...

A tel point qu'hommes vivants les ayant tous quittés, Louis XI et son féal, Charles de Charolais, eussent pu (s'aimant bien), par ce doux jour d'été, s'écrier en faisant mignons signes de la main : « Tiens ! la jolie rencontre. Hé ! bonjour, mon cousin ! »

Mais las ! tournèrent bride, en tout semblablement, se prenant, chacun l'autre, pour écorcheur méchant.

Or, je n'invente rien.

Pourtant, à la même heure, ou peu s'en faut (dites-moi, qu'est une heure devant Dieu? un jour? un mois? un an? — un an, voire, ce n'est pour lui le temps de manger une poire) à cette heure donc, Warwick, qui s'était avisé de retrôner Lancastre pour s'immortaliser, de la main froide d'Edouard malement succombait dans une lutte homérique entre dix mille Anglais ; en Espagne Jean II mettait à la raison son gentil fils Carlos et,

d'un coup bien donné, allégeait de la vie deux mille Aragonais; Mahomet II, empereur de tous les Ottomans, mettait fin brusquement au plus vieux du vieux monde, en rasant, d'un grand coup de cimeterre, Trébizonde : et de Grecs et de Turcs je sais qu'il en mourut plus que n'eut d'or en cave, non Louis XI, mais Crésus ; Venise, dépitée, plus saigneuse qu'un cœur, abreuvait l'échafaud de ses inquisiteurs ; bref, en Espagne, Asie, Vénétie, Angleterre, onc ne vit-on couler plus de sang sur la terre, à Mont-l'Héry, que dis-je ? en France, terre des preux, onc plus notables gens armés piquer des deux.

Mais non dans le bon sens.

« Pâques-Dieu ! je profiterai de l'avertissement, se dit Louis XI en regagnant ses retranchements, il est indigne à moi de vider, pique à pique, des querelles qui n'ont leur valeur qu'en politique. » — Et tout bas à lui-même : « Mon temps est donc venu, si contre fin matois butor ne prévaut plus » et ses gens le trouvèrent qui remerciait Dieu, son chapelet aux doigts, très doux et très heureux.

La Bataille de Mont-l'Héry (Le Roman de Louis XI. Ballades françaises, 3e série. — Dans le chapitre intitulé : *Paris s'amuse, le Roi besogne.*)

AUBRY D'ARGENLIEU

OU

LES FLEURS DE LYS

... Si loin le petit jour se levait gris perdrix et cependant les bois sur un bord prenaient ombre, s'allongeant doucement du côté de Paris, par la plaine où les blés couvaient sous la pénombre. C'était l'heure où le lièvre en la rosée taquine, assis dans les sillons, le poil de ses babines, d'une patte rêveuse, et l'heure où le soleil au chant de tous les coqs lève sa fine crête, rien qu'une fine pointe, il est vrai si vermeille qu'il n'est pas un épi soudain sans une aigrette de flamme, au long regard du ciel devenu bleu, quand le lièvre s'enfuit sur la rosée en feu.

Le donjon, lui, est rose et son ombre s'allonge, comme l'ombre des bois, vers Paris. Tout s'éveille. Tout devient rose ou bleu sur terre et dans le ciel, fleur de pêcher, bleuet, ce n'est pas un mensonge. Mais sur la terre, ici, tout prend ombre et silhouette, les bois et les villages, l'arbre et la maisonnette. Oh ! comme l'on voit bien, maintenant, l'archer de veille, perché sur un créneau de la Tour-Montlhéry ! et pareille à la flèche dépassant l'arc tendu, de si haut tout à coup son ombre descendue, la première est posée sur le talus fleuri, — puis lentement s'allonge du côté de Paris.

Or, c'est par ce joli matin (plutôt *ce fut :* j'affirme en visionnaire, car je n'y étais pas ; hé ! vous le pensez bien, le dire est superflu) que sur la tour quelqu'un de dedans s'avisa d'errer près de l'archer veilleur et d'écouter celui-ci qui, penché, lui disait : « Je ne vois encore que les figures du jeu de l'oie, messire, aux bords herbeux de vos routes loyales : les auberges, les puits et les ponts arc-boutés, les fermes et les bourgs et la gent matinale. Rien de suspect aux yeux, rien de demi-caché, messire. » Au roi lui-même ainsi parlait l'archer.

Une main sur son arc il avait haute grâce. L'autre main sur ses yeux leur limitait l'espace. Il était grand et souple, il était ma foi beau, le pied hardi posé près d'un nid d'hirondeaux, tout au bord du créneau, vers l'abîme : le pied droit. Ce n'était Apollo, mais un archer du roi que le soleil d'aurore entourait de ses feux. Il se penche à présent comme pour prier Dieu, mais c'est pour écouter des charrois au lointain. Son cœur bat fort sans doute en sa poitrine étroite, qu'oppressée il console en y posant sa droite, comme une marguerite, au bord du gorgerin.

Il scintille : or son nom est Aubry d'Argenlieu, et malgré sa jeunesse il est le capitaine des archers tenant garnison sur ces hauts lieux dévoués au roi Louis et dominant trois plaines, où luisent dans les blés jaunis les trois faucilles de l'Orge, de l'Yvette et d'une fine Seine. Son corselet de maille et son casque scintillent. Des horizons perdus on le prend pour un feu... qui tout à coup s'éteint, car sur la plate-forme, en s'aidant d'un merlet, vient de sauter Aubry, et son haleine d'or à l'oreille de l'homme, il parle, et d'un long geste englobe au loin Paris.

L'homme? *Alias* le roi. Lecteur, point de réplique: je l'ai nommé de suite étant peu romantique. Au diable le mystère et foin de l'incertain. Mais ainsi parle Aubry dans le froid du matin à ce petit bourgeois de futaine vêtu : « Bien que voici quasi tout le grand jour venu, foi d'Argenlieu, beau sire, au vrai je n'ai rien vu. J'entr'ouïs bien râcler maints chariots du côté, tout violet de vapeur, de votre grand'Cité, dessous le bois de Saulx en proie aux bûcherons. » Le roi nie d'un doigt calme et tout bas : « Mon fils, non. Ce ne sont point chariots lourds d'arbres, mais canons. »

« Qu'est cela ? » dit Aubry d'une bouche épanouie comme rose au cœur d'ombre. Évasif, le roi Louis : « C'est cracheurs de moellons ; c'est nouveau maléfice qui tôt vous met en jus. » — « Hélas ! » — « Hélas, mon fils. Mais entends-tu leur train cependant ? » — « Oui, j'entends. » — « Hisse-moi ! je veux voir ! Qu'est-ce que tu attends ? » — « Messire... » — « Oui, par le cul ! Toute la terre est rouge. O vent ! Depuis Paris le haut des arbres bouge. Ou ce sont eux ?... Écoute écoute, compagnon... Entends sous bois l'appel du cor des Bourgongnons. Aide-moi, que je saute : il est temps d'avertir nos gens de Séguigny, car France ne sait fuir. »

Ce fier éloge, duquel tout mot est sans reproche, s'accompagne d'un geste du roi dans sa poche. Il en tire un beau, blanc et doux coupon de soie peint de fleurs de lys d'or, foulard ? mouchoir ? ou quoi ? « Aubry, cloue-moi ce signe en haut de la grand'hampe » (et le donne à Aubry) ; et devant qu'il décampe dans l'âme de la tour, spirale ténébreuse, le roi coule un regard de haine malicieuse vers l'ouest — juste pour voir accourir, saut par saut, après avoir crevé l'orée du bois de Saulx, un gros de chevaliers dont la masse compacte, bien allante parmi les prés aux verts changeants, hérissée de cent lances et mue par un même acte, semblait une petite tarasque d'argent.

France, entends le soupir d'un roi tout débonnaire ! — Aubry, l'étoffe aux doigts, portant les yeux en l'air, mesure le haut mât et se gratte le casque. Le roi plus vite qu'un roseau sous la bourrasque s'est courbé devers l'ombre ; or, on ne le voit plus. Dans l'âme de la tour Louis XI est descendu. Messer Aubry, seigneur d'Argenlieu, capitaine d'archers, quoique noble homme escogriffe jeunet, ayant pris ses mesures, se gratte alors le nez, mais il est brave ! il fut le page de la reine et bien le plus hardi de tous ses ménestrels : il s'approche du mât, se passe au cou l'étoffe, saisit le mât, car trois lys d'or sur ses yeux flottent, et sifflant un motet il grimpe vers le ciel.

Et que voit-il grimpant et par les vents bercé ?... Ce n'est pas l'univers, mais c'est la belle France. Non toute ! le Parisis. Hé mon Dieu, c'est assez ! Assez pour plaire à l'âme douce qui s'y fiance, brave et douce d'un vrai Français. — Les vents le bercent. — Le mât plie. Aubry grimpe, il ira jusqu'au bout. L'on entend, pour le roi, se relever la herse par le bas, et qu'importe ! Il voit ! Aubry voit *tout !* Qu'un pont-levis s'abaisse à présent, qu'est cela ? Et voulez-vous d'Aubry qu'il admire l'arroi, connu de lui — combien que superbe — d'un roi qui s'en va batailler vêtu comme voilà :

LUDOVICUS · DEI · GRA · FRANCORUM · REX

moins la couronne. Il sait que tout cet appareil, avec joie délaissé, derechef endossé, cache de la futaine à pas cher, et, sous elle, un roi valois au cœur brûlant comme l'enfer : cœur fier, de « haultes flammes », et que n'apaisera qu'une rosée de sang prise, en un beau fracas, à la marmaille des seigneurs bardés de fer ajouxtant son cousin bourgongnon, presque un frère (et le sang du cousin suffirait à bien faire ! n'ai-je dit de Louis XI un roi tout débonnaire?) Il ne regarde mie, Aubry, sortir la troupe du roi, soleil au dos ou la Victoire en croupe.

Non! ce que voit Aubry par les zéphyrs bercé, c'est vous, doux paysage à ses yeux cadencé, Parisis, paradis des moineaux sur l'avoine, des cailles sous les blés, des pigeons dans les bois, du million d'hirondelles que les vents légers vannent. Ah! bonheur de chanter, Aubry, ce que tu vois, du haut de ce flexible mât qui te balance allongé sur sa courbe avec tant d'indolence! Bel archer, bel archer, n'es-tu pas enivré de cette vie de fée que l'on ne vit qu'en songe, bel archer, sens-tu bien que l'âme se prolonge, ainsi ravie, jusqu'aux espaces éthérés?

Bel archer, page ancien, ménestrel de la reine, qui lui chantas « ma doulce amour », cher capitaine, je te demande encore ici ce que tu vois. Enivré tu t'en tais, mais je le dirai, moi. Pour ne pas succomber à la douceur d'un rêve, Aubry du fin donjon fixe la courbe brève. Sur la saillie liant en botte les créneaux, il voit des œufs petits dans les nids de l'aronde, un petit peu plus gros dans ceux de la colombe, entre eux et tout du long la blancheur du guano, et l'oiselet sauter pour montrer son courage de giroflée sauvage en giroflée sauvage.

Mais il a beau vouloir ne regarder, Aubry, que d'une tour ailée la couronne fleurie, au vent vif qui s'éprend du haut mât plus flexible, holà ! c'est le fossé qui lui devient visible, la base de la tour en son ombreux sous-sol. Comme sous la tempête la fleur du tournesol, d'un visage plein d'yeux de rosée, voit sa tige, il voit de tous les yeux que donne le vertige, le fuseau tournoyant du donjon vriller toute la ruine du Château de Thibaut File-Étoupe, noire et qui semble bien la dent carriée du Diable, et se saoule de voir, car voir est admirable.

Il s'en saoule de voir, oui ! Aubry s'en enivre. Il est poète, il est ménestrel : il faut vivre un peu, de temps en temps, de visions bercées. Rien n'est si naturel lorsqu'on n'est pas pressé. Quoi ! fixer à ce bout de mât ce bout d'étoffe, ce n'est plus long que d'avaler une lifrelofre, et monseigneur le roi peut bien attendre un brin. La foire n'est pas sur le pont et le cousin ne montre un nez méchant que par cent cavaliers encor bien loin perdus entre Ballainvilliers et Saint-Jacque, et le roi, quoique en brave compagnie, n'a pu gagner déjà son ost de Séguigny.

Berçons-nous donc, Aubry, ménestrel de la reine, qui lui contas l'hiver dernier « ma doulce amour », page en velours flatté de ses doigts de velours, et qui devins par elle archerot-capitaine, berçons-nous et s'en aille errer son souvenir au gré des vents heureux qu'on nomme les zéphyrs. Plutôt laissons nos sens errer et s'épanouir et nous donner un léger goût d'éternité. L'Ile-de-France en fleurs chante au soleil d'été maints doux lieds, bois, prairies. Écoutons la nature et l'espace et les vents et des bois le murmure.

Venant de loin, que le murmure des bois est beau! Qu'elle a donc de beautés poétiques naïves la chanson des grands arbres et des arbrisseaux, de l'herbe aussi, venant de loin. Comme il t'arrive, ce chant, Aubry, ce chant des bois d'azur! écoute. Ah! comme il te vient doux et frais, naïf et beau, du bas de la colline et du haut du plateau, sur ces zéphyrs, écoute en bas, écoute en haut. Venant de loin, que le murmure des bois est beau! Qu'il a donc de beautés poétiques naïves! C'est un bruit consolant au cœur de l'homme, dis-je. Aussi je dis, au petit cœur des hirondeaux.

Et je vois à présent... Non ! c'est toi, mon Aubry, qui vois (et non pas moi, qu'est-ce donc que je dis ?) cette mère hirondelle en train de retenir, dans le cercle de vol que prescrit la nature, ses petits à l'essai qui tous voudraient s'enfuir. L'âme de l'oiselet veut déjà l'aventure. De même Aubry retient son âme juvénile... à peine... mais son corps prend plaisir à rester, tout ravi de humer par de fines narines les senteurs matinales de la France en été, de goûter d'une ouïe musicienne aux bleus zéphyrs et, devant qu'admirer Phébus au large rire, de reluquer — plutôt que vilains bourgongnons — la barre de chaleur violette à l'horizon.

Les yeux sur ces vapeurs émues de l'horizon, ne croyez qu'il oublie, Aubry, sa mission. Non point! les fleurs de lys dorées la lui rappellent, qui flottant sur leur soie s'interposent vermeilles, traversées des feux de l'aurore, entre ses yeux et l'empire des airs aboutissant aux cieux, la rose aurore où vont tous ces oiseaux d'or calmes, parmi lesquels, couverts de rosée, lui, son mât, et sa volante écharpe, font le jeu d'une palme féerique et de cristal plongeant à gauche, à droit, puis tournoyant avec fougue ou précaution. Ne croyez qu'il oublie, l'archer, sa mission.

Mais quoi, c'est vivre en dieu qu'ainsi vivre au soleil. Son âme s'élargit comme sa vision. Et sous le beau Phébus au fou rire éternel, voici donc Montlhéry, ses flèches, ses maisons, dont les toits bleus et roses, joyeuses ribambelles, sautent à qui mieux-mieux, sautent à saute-mouton, aux sons des angélus! l'on dirait, beau soleil, que des anges remuent des perles à la pelle, si les anges n'étaient ces nuages dans les branches, ces nuages au ciel encore et ces nuages se disputant des angélus les sons volages: les nuages partout se font des combats d'anges.

Et tout joue et combat sur terre et dans les cieux. La bataille de Montlhéry, la vraie, commence. Uranus et Cybèle ont leurs bras amoureux mêlés, joutent, combattent, dans l'air bleu de la France. (Hé là !... n'ai-je pas dit qu'il était un poète, ce d'Aubry d'Argenlieu bercé qui perd la tête?) Son mât, ce mât flexible, en je ne sais quel bois, esquisse en tournoyant la forme d'un cratère, entraîné qu'il est par le poids léger du hère, et par de gros zéphirs soufflant tous à la fois. Hère, lui? que non point! Ivre de ces combats il rit, visage en l'air ou tourné contre-bas

Que voici donc des mots pour dire ce que pense Aubry, qui, comme une libellule sur un roseau quand roule à gros bouillons d'eau nouvelle un ruisseau, à la fonte des neiges, largement se balance, haut juché sur son mât de je ne sais quel bois ! Ce qu'il pense, l'aimable archer, c'est ce qu'il voit. Et que voit-il? Chilly sauter sur Longjumeau qui tous deux réunis sautent sur Palaiseau. Trois horizons de bois, de monts et de villages, selon que dans sa course est plus ou moins plié le mât qui gire, offrent leurs jeux contrariés aux yeux *énamourés* du ménestrel et page,

capitaine d'archers, poète et, pour le reste, vrai dieu remettant tout en genèse d'un geste ! Le bois de Saulx combat le bois de la Biscorne sur le large champ clos des prés de Courtabœuf. Trente villages sautent en se faisant les cornes, avec leurs fins clochers lançant bien fort un œuf sur lequel un coq est dressé. Le coq s'envole. Tous les coqs des clochers s'envolent, oiseaux vermeils, et vont se quereller dans les trous du soleil. Fleuve, ruisseaux ont l'air de longs fils de la Vierge qui flottent irisés sur l'herbe de leurs berges. Tiens, l'Yvette et la Seine viennent de s'embrouiller ! Tout de combattre et rire a le joyeux loyer.

Et ce sont de menus combats desquels se rient les forêts bleues en marche au milieu des prairies. Leurs Goliaths les dominent, leurs chênes séculaires. Ah ! ceux-là, sans avoir besoin de se grandir, se voient et s'entre-moquent et leurs feuilles de rire. Et puis ils entre-choquent leurs fronts chenus dans l'air. C'est la joyeuse et vraie bataille de Montlhéry, telle du moins que l'auront vue messer Aubry, et moi le clerc, et moi, le pauvret qui écris, passés maîtres tous deux en fantasmagorie. Je revois et j'écris ce que vit un poète dont l'âme fut le jouet de son ardente tête

et qui trop eut le vertige, il faut bien le dire; car son beau rire franc se change en mauvais rire. Qu'a-t-il donc? Rien sans doute. Et je vois, *j'écris* mal. Certes, Aubry d'Argenlieu maintenant est bien pâle. Il me vient à l'esprit que, pendant ce temps-là, le roi peut bien rêver de qui souvent chanta maints doux lieds à la reine et pâlir. Mais Aubry!... Au fait, pourquoi cela me vient-il à l'esprit? Ce n'est point mon sujet. Reprenons confiance. Aubry! foin du vertige, ô hardi cœur de France! Et voilà justement que, hors des deux orées de Saulx et Séguigny, sortent les deux armées.

Chevaliers, tout le grand tralala de la guerre, couleuvriniers, gens d'armes, coutiliers, piquenaires, sortent des bois ombreux comme sort des corbeilles de Flore et de Pomone leur récolte ou leur cueille, lorsque Pan les poursuit en sifflant dans ses doigts, sur la terre de Grèce, nous dit-on, aux beaux mois. L'on croirait bien cela ; ce n'est pourtant qu'un leurre. Prendrais-tu, mon Aubry, des guerriers pour des fleurs ? Non, ces souples archers mi-partie noirs et jaunes, mi-partie blancs et bleus ne sont point des corolles, pas plus qu'en leur arroi massif les hauts barons, sur leurs chevaux normands, ne sont de gros fruits ronds. Mais, que dis-je ! voyez ! du côté bourgongnon, voici de longues poires, — non, ce sont des canons.

Rien ne peut que l'archer ne pâlisse encor plus. Mirages des lointains vous n'êtes que misère, à présent, pour son cœur ! Ta mine résolue, où donc est-elle, Aubry ? Quel est ce front colère quand justement s'augmente à souhait ta voltige ? Un poète jamais ne doit fuir le vertige. N'es-tu donc plus heureux ? qu'est-ce donc qu'il te faut ? n'as-tu pas le plaisir que doit prendre la faulx à couper l'herbe tendre — en coupant les zéphyrs ? Je ne te comprends pas. Qui te force à blêmir ? Est-ce parce que la Mort viendrait un peu trop tôt ? ou qu'un baiser de reine, un doux baiser vampire, a bu ton sang ? Aubry, je ne sais que te dire. Mon Dieu ! serait-ce enfin (il vaudrait mieux en rire) parce que le roi

Louis — par faveur singulière — a pris le soin de faire enduire de bonne glu le bout du mât qui te balance dans les airs? Fine vengeance, Aubry, de qui te porte aux nues! Belle vengeance et fine et combien débonnaire.

Car tu ne peux descendre, ah! non, tu ne peux pas, tu ne peux pas descendre. Eh bien, reste, mon gars! Sois fier. Seul l'ouragan peut te mettre à la porte. Mais que ton front hautain domine les cohortes. Vois avec quiétude entrer dans Montlhéry la Bourgongne éventrant la porte de Paris, monseigneur Charle en tête et Saint-Pol par derrière d'un seul geste éveillant cent trompettes guerrières. Ça va chauffer. Mais toi, bercé de souffles frais, ne t'endors pas, Aubry. Bien plutôt — apparais! Fais-nous flotter au vent les lys, les lys, les lys, afin que tout le camp des Français applaudisse. Va, combien que le roi t'ait *mis* le bon atout, tu dois rester loyal et français malgré tout.

Il allait ainsi faire en digne gentilhomme, ce clair jeune homme brave entre les jeunes hommes, et qu'une reine aima — (« Doulce amour, que fais-tu? » L'amour s'envole, *amen*, il reste la vertu. Qu'est le malheur pour un poète ? il est un bien. On lui donne la vie, elle est trouvée trop belle : la Mort passe et, sourire aux lèvres, il lui dit : « Viens ! » impatient de connaître un vertige éternel) — il allait ainsi faire en s'écriant : « Montjoie ! » lorsqu'aux mille clameurs entendues à la fois, et bien que dix archers grimpassent au secours du capitaine enfant qui ressemblait l'Amour, le plus beau des archers, l'Archerot de la reine, qui par ordre cruel fut tant mis à la peine, voici qu'au beau milieu d'une immense

courbette, le mât vacille et perd, avec Aubry, la tête. Un boulet de canon la coupa net. Haro ! (Si tant est qu'un boulet de pierre allât si haut dans ce temps-là, mais pourquoi pas ?) « Vive la France ! » Le pauvret est tombé dans le camp bourgongnon, aux pieds de fer du comte. Alors, gai compagnon, pourquoi ce cri de Vive ! et dans quelle espérance ?

Voilà. Je vous impose d'en être émerveillés. — Lecteurs, si vous ne l'êtes, c'est que vous sommeillez. — Du cou frêle d'Aubry la soie se détacha, fit le plaisir de maints zéphyrs, puis s'envola si haut que peut monter de la soie vers le ciel, poursuivie de pigeons et d'un flot d'hirondelles. Cela montait, montait. Quand soudain le coupon fit mine de tomber. Aubry mort devint pâle, — ah ! je veux dire encor plus pâle sous le sang. Et le coupon de soie descend, descend, descend, jusqu'à presque coiffer le front d'un bourgongnon. Mais quatre colombeaux, quatre petits pigeons soutinrent de leurs becs rosés les coins du voile — et Dieu parmi ses anges,

le vrai Dieu des combats, reçut trois fleurs de lys doucement sur ses bras. C'est depuis ce temps-là que sur nos beaux écus, Dieu protège la France, et je m'arrête ému, laissant de Montlhéry le combat illusoire se poursuivre couci-couci. (Voyez l'Histoire.)

HENRI ALIÈS

PARTIR...

à André Gide.

I

Le village est né de la douceur de l'aube
Comme des pensées essaiment du rêve,
Les fenêtres s'éveillent où brûlaient naguère
D'une ferveur douce les azalées roses...

Voici passer les bœufs pesants vêtus de lumière,
Et des voix robustes déchirent l'air subtil,
Voici chanter les cloches pour la messe première,
Voici...

— Matins lavés d'avril !
J'apparaissais sur le seuil baigné d'une fraîcheur trémière,
Du lin pur autour de ma chair bourdonnante de sommeil,
Chaude et dorée comme un coin longtemps choyé par le soleil !

Ma mère était cette jeune femme active et nette,
Avec des yeux de myope, et qui rougissait pour une abeille,
Quand elle cousait le linge fin près du chèvre-feuille,
Au clair jeu de ses bras nus — douces navettes !
Mon père...

— O mon père, ardent convalescent,
De quelle jalouse étreinte, comme un pressentiment de l'heure
Où j'ai dû partir seul sur la route aventureuse,
Gardais-tu dans ta main brûlante ma main d'enfant !

Ah ! depuis le jour désespéré, où l'orage
Saccagea le fragile jardin, que ta sollicitude
Avait, pour mon bonheur, tracé dans la docilité du sable,
Que de départs à la conquête de l'âpre solitude !

Aujourd'hui, j'ai voulu tout revoir,
Et tu m'as accueilli sans une parole,
Et roidi, et grandi, tel un hautain reproche!
Père, je dois partir avant qu'il soit le soir.
Père, je ne suis pas l'enfant prodigue.
Ne veuille point qu'en vain j'aie fait ce douloureux pélerinage!

Le soleil d'août est doux sur la promesse des maïs et des vignes,
Comme une invite à la divine clémence!

II

à Henri Ghéon.

Je disais au vent d'automne :
— Vent d'automne,
Tu peux arracher les dernières feuilles d'or!
Elles pourriront aux pluies de l'hiver,
Mais sous la rudesse des écorces,
Chante déjà la sève neuve
Vers le printemps à venir!

Vous en souvient-il, mon amour ?
Et quand vint le printemps, vous souvient-il
Du retentissement de nos pas dans cette nuit pure,
Où vous alliez à l'épreuve des mères comme à une fête,
Parmi la candeur des amandiers d'avril ?

Eh bien ! Si vous n'étiez là, ce soir, avec votre bouche grave,
Et penchant sur notre fils votre front lourd,
Si vous n'étiez là tous deux — bloc de ferveur
Sculpté à même l'ombre ardente et douloureuse —
Je crois que j'aurais peur...

L'automne, cette année, vint comme un voleur —
Avec une douceur !... avec une mollesse ! avec une lan-
[gueur !... —
A pas furtifs, et qui heurtaient si faiblement au profond de
[nos cœurs,
Que nous ne savions plus si ce n'était pas la mort, ou le
[bonheur...

III[1]

à Henri Bachelin.

Seul. Je veille.
Ma lampe fait un bruit d'abeille.
Dehors, la nuit laborieuse de chez nous,
Peuplée de rossignols, de crapauds et d'insectes,
Déferle au-dessus de la moisson mûrissante d'août,
Que la noble lueur du ciel mouvant humecte.

C'est donc vrai que je suis de nouveau dans ma chambre
[d'adolescent,
Qui m'accueille souriante et triste comme un maternel
[reproche !
C'est donc vrai que je suis revenu parmi toutes ces choses,
Qui sont comme un peu de mon clair passé se survivant !
Souvenirs qui bruissez autour de moi comme une ruche !
Nuit insidieuse, lourde de parfums ! Chères embûches !

(1) Ce poème, le seul des quatre qui ne soit pas inédit, a paru dans *La Nouvelle Revue Française*, novembre 1911.

Maintenant, j'ai fermé la fenêtre au flux de la nuit,
J'ai clos mon cœur à l'essaim des souvenirs.
Demain, je m'arracherai à l'étreinte désolée de ma mère,
Demain, je passerai la pierre usée du seuil,
Et puis je m'en irai sans retourner la tête,
Droit devant moi, sur la route aveuglante de soleil!

Car il n'est ni retour, ni refuge, ni trêve,
Pour celui dont la pensée, un jour
Où il joignait ses lèvres à de ferventes lèvres,
S'est à jamais exilée vers l'autre amour.

IV

En cette veillée de décembre longue et douce,
J'ai là ton front où il y a beaucoup de tristesse,
Tes yeux qui sont de belles lumières,
Et tes mains prostrées de travailleuse.

Où sont les yeux, le front de la mère qui t'a aimée,
Et qui plus ne viendra chauffer ses vieilles mains
Au soleil, qui faisait les arbres de Judée
Grêler leur grésil rose au jeune ciel d'avril ?

Regarde notre petit enfant qui dort,
Et rappelle-toi comme battait mon cœur,
Ce soir, quand je posai sur ma poitrine
Le fardeau de sa belle chair pure !

RENÉ ARCOS

AVÈNEMENT

Depuis des jours, de nombreux jours,
il n'avait rien appris qu'il ne connût déjà,
il avait peu donné, il avait moins reçu
et pâtissait dans l'univers administré.

Il se sentait diminuer
parmi des forces apaisées.
Son âme était cette mer morte
qui a perdu le souvenir
des vents chanteurs et des vaisseaux.

Ce soir-là, il songeait.

Il descendait en lui ;
le monde s'éloignait.
Un silence humain,
rayonnant de lui,
s'accumulait dans les coins d'ombre.

Rien ne bougeait dans la maison.

On eût qu'une autre immobilité,
née avec la nuit,
gagnait les choses immobiles
et il n'y avait plus des instants successifs,
mais la fascination de l'heure par le temps.

Il se sentit au bord d'une grande tristesse !

Régnant sur les ombres,
il songeait toujours,
il entendait battre son cœur.
Au sein d'une lucidité,

sa vie s'exagérait, unique, singulière,
et soudain, il eût d'elle
une conscience si puissante, si nouvelle,
que le monde, ailleurs, cessa d'exister.

En relief sur tout,
il se sentit vivre
monstrueusement
ainsi que les dieux.

Il connut chaque objet pour la première fois.

Et c'est alors que son visage
se détendit dans un sourire.
Son corps tremblait, il se leva,
mais chancela d'être au départ
d'une clarté qui franchissait
le plafond bas et les murailles
pour se mêler à un triomphe
qui s'accélérait dans les nuées.

G. CHENNEVIÈRE

HIVER

Tout l'été s'est passé sans que j'aie pu sourire.
L'été, c'était hier; mais hier a vieilli,
hier est vieux, puisque je m'en souviens déjà.
Voici l'hiver, les longues nuits dont j'ai si peur,
sachant que mon sommeil ne leur suffira pas.
Afin d'être moins seul, je me force à sentir
l'odeur du bois trop vert et de la mauvaise herbe
qu'on brûle quelque part dans des villages bas,
où des sabots mouillés sonnent la fin du jour.
Les trains sifflent aussi, mais la fenêtre est close.
Trop lourde désormais pour se mêler au monde,
mon âme s'est tassée ici, loin de la porte,

et devient étrangère à tout, malgré l'amour
qui s'enfle dans ma gorge et qui voudrait crier.
Personne ne saura que je souffre, pas même
l'ombre qui me tourmente et demeure aux écoutes.
Oh ! ma jeunesse hors de moi ! tu n'es plus faite
que d'éclats dispersés et d'objets disparates
qui n'ont plus d'âme à force de changer de place :
un filet d'or presque effacé sur un fauteuil,
un carnet, d'autres choses encor.... les dépouilles
d'un souverain déchu qui erre en son palais.
Mais taisons-nous et plus de ces lâches regards !
La nuit vient vite : il faut que ma seule présence
soit le flambeau secret où dure la lumière
et que mon cœur me serve à prolonger l'été.
Je me suffis avec plus d'orgueil que de joie,
car si la plaine manque à ma joie étouffée,
il reste la hauteur à mon orgueil debout.
Prêt à l'hiver, voici que je l'attends sans lampe,
afin de mieux le voir, quand il viendra régner

sur l'espace vacant dont j'ai fait un désert,
en repliant autour de moi, comme une armée,
mon âme, qu'entretient le cri de ma misère,
et que rien ne pourra surprendre, ni le froid
qui attaque de biais, ni le vent qui murmure
comme un peuple affamé, prisonnier de la rue,
ni la tempête qui enfonce entre les murs,
comme un coin dans du bois, ses membres; ni surtout
l'ennui familier qui grimpe à mes genoux,
et la douleur qui me sourit, en robe simple; —
car je vois, à travers ces cloisons illusoires,
de petits corps coagulés au creux des lits,
autour des tables, sur des chaises; j'accompagne,
le long des murs d'un cimetière ou d'un hospice,
dans une rue humide et que le soir fait borgne,
des pas que tire à soi une lumière humaine;
je sais enfin que si j'entrais dans cette chambre,
dont un bras tout à l'heure écartait les rideaux,
et où, malgré la nuit, nulle lueur ne veille,

mes yeux, sans tâtonner, pourraient apercevoir,
dans l'angle le plus sombre et le plus reculé,
sourd au monde, immobile et retenant son souffle,
un couple furieux qui s'aime sans parler.

CHANT A VOIX BASSE

Un peu de musique lointaine,
juste assez pour que tout renaisse,
sans que rien s'achève.
Le temps sommeille au fond de l'être,
et les instants montent en bulles.
Les nuages glissent.
Une voiture dans la rue
fait un bruit si doux, qu'on regarde.
Le jour brûle en paix.
Des pauvres dorment sur les bancs.
Au bord du sable râtissé,
les enfants ne jouent pas encore.
Une gaieté convalescente
sort timidement de la terre.
Un sourire dépaysé
parce qu'il craint d'être précoce,
tremble dans l'air.

On se sent loin de sa jeunesse;
on pourrait reparler sans trouble
à des femmes jadis aimées.
Toutes les tiédeurs revenues
peu à peu dissolvent la peine
d'un cœur que l'hiver attrista.
On entend comme des pieds nus
effleurer l'herbe.
Cet homme qui lève la tête,
va rentrer chez lui plus tranquille;
il retrouvera dans les coins,
que ses yeux avaient délaissés
à cause du froid et de l'ombre,
son âme prête...
Et, confiant dans un bonheur
que je n'espère plus pour moi,
j'attendrai le soir sur ce banc,
pour recevoir plus purement
l'offrande d'un baiser qui ne vient pas des lèvres.

EXAMEN

Ce que je regardais n'est plus qu'un souvenir
depuis que je le vois.
La fleur que je sentais a perdu son parfum
depuis que je la nomme.
Tout vieillit de mon âge et de ma connaissance.
Pourtant le monde est jeune ;
il est pur et n'a point de tache originelle.
C'est moi qui suis l'officiant involontaire
d'un baptême qui souille à jamais chaque front
de l'empreinte de mon péché.
L'amertume du sel est pour mes seules lèvres.
J'inflige à l'univers les mots qui le dérobent
à mon silence même.

Rien ne m'est si lointain ni si extérieur
que du nom qui l'enchaîne à moi je ne l'appelle,
et c'est moi l'enchaîné.
Je n'ai d'éternité que celle qui me suit,
et je suis étranger à l'autre qui me hante.
Je crois être arrivé très loin quand je n'ai fait
que tourner des milliers de fois
autour du bruit central et parmi les reflets
d'un manège de fête,
avec ce rêve qui dansait devant mes yeux
d'un empire riant qui comprendrait des mers.
Savoir et puis mourir, ou durer sans savoir,
mais je n'ai pu choisir :
la chose est éternelle et je ne suis qu'un être,
et l'infini ne se connaît qu'en l'éphémère.
Pour que tout rajeunisse et que rien n'ait vécu,
il suffit que je meure.
Soir, voici ton étoile ! Et peut-être n'est-elle
qu'un astre disparu dont l'image est visible.
Où fuir ? Il me reste mon pain et mon sommeil.

GEORGES DUHAMEL

ODE A QUELQUES HOMMES

Les plaines, qui donnent au ciel toute sa grandeur,
La vallée sinueuse et dont on ne sait trop
Si les eaux l'ont creusée lentement, ou choisie,
L'horizon, qui ne peut retenir les désirs,
Et ces labours coupés par les routes oisives,
Je n'abandonne pas tout cela sans remords,
Sans inquiétude, sans colère.

Je serai pour longtemps l'esclave des fenêtres :
Une rue vive, à la tacite discipline,
Des toits fidèles, fendant sans bouger la rumeur,
Comme des carènes amarrées sur un fleuve,
Et le faîte de ces monuments dont la sève
Ne parvient pas à s'élever bien loin du sol,
Voilà maintenant pour mes yeux !

Recevez-moi, mes compagnons, accueillez-moi!
Me voici de retour, et traînant ce regard
Que vont savoir mâter les roides perspectives;
Ce regard! Songez-vous au courant volontaire
Descendu si royalement des terres hautes
Et qu'on attire et qu'on écrase entre des rives
Pour le réduire en servitude?

Toutes les lignes des maisons, toutes ces lignes
Que brise et croise une architecture innombrable,
La fuite et le retour insidieux des plans
Et des arêtes offensives de la pierre,
Autant de rêts tressés, tendus et qui conspirent
Pour ramener toujours mes yeux sur des visages,
Vos visages, mes compagnons!

Le ciel demeure et règne tout de même ici,
Mais ses desseins sont tels qu'on ne les peut connaître
Pour avoir vu passer la chasse des nuages,
Furtivement, dans l'intervalle des murailles.
A vous donc, compagnons! Je sais qu'on peut aimer

Dans l'eau courbe et miraculeuse des prunelles
Plus de ciel qu'entre les maisons.

A vous donc ! Acceptez l'homme qui se présente
Avec cette figure anxieuse et troublée.
Acceptez l'homme qui peut mesurer votre âme,
Et qui sait ce que vaut le toucher d'une main.
Acceptez-moi, compagnons aux mille visages !
Car j'ai quitté de grands et d'émouvants spectacles
Pour ce spectacle que vous êtes.

Je renonce à voir, autrement qu'en souvenir,
Le double cœur frêle et gonflé de rosée tendre
Que lève, avec de grands efforts, hors de la terre,
Au mois d'avril, cette graine que je connais.
Et je renonce à contempler la passion
Des volubiles frénétiques qui se hissent
Le long de leurs rameaux tombés.

Je ne chercherai plus les crosses, repliées
Comme le doigt majeur qui heurte le vantail,

Les crosses qui devront crever le sol humide
Pour se détendre et se dresser avec orgneil.
Je n'écouterai plus l'explosion stridente
De la gousse nerveuse et crispée du genêt
Lâchant ses graines, à midi.

Mais je regarderai vos mains, vos mains dociles,
Qu'ont soumises, pareillement, à leur désir
L'esprit impérieux qui devance les gestes
Et ce corps qui voulut d'attentives servantes.
Mais je verrai les veines de vos mains vivantes,
Les veines qui seront grumeleuses et noires
Ou si timidement voilées.

Oh ! ne me cachez ni ce mouvement d'épaules
Que vous faites lorsqu'un chagrin nouveau vous vient,
Ni ce petit tremblement de votre menton
Qui trahit votre mal à retenir des larmes.
Laissez se déchirer, sous mes yeux fraternels,
Ce sourire navré, trop doux pour être amer,
Qui fait votre face si belle.

Et j'oublierai le vert visage des collines
Quand l'orage, comme une bête courroucée,
Erre de-ci de-là, contre le ciel livide
Et semblable à la joue d'un homme qui a peur.
Et je ne penserai jamais à ces grands arbres
Qui ramassent soudain la charge de leurs feuilles
Pour une fuite immobile.

Toutes ces choses naturelles et sublimes,
La vieille lutte sans merci des éléments
Et cette subsistance obstinée des règnes,
Ces spectacles! Si je les ai jamais cherchés,
C'est pour ce qu'ils disaient de vous, mes compagnons,
Et c'est pour toutes les images de vous-mêmes
Qu'ils me donnaient, mes compagnons!

Non, je n'ai rien chéri sans penser à vous autres,
Pas même le brouillard lucide et roux que traîne
Au ras du sol la herse raide qui résiste,
Pas même le travail immense des araignées
Que dénonce, entre les sillons, le soleil couchant,

Pas même le regard embrasé des nuages
Entre les feuilles des bouleaux.

Mais puisque me voici retenu par ces chaînes
Qui nous unissent et nous chargent tous ensemble,
Il faut que ma prison ne soit pas un exil !
Ne craignez point de vous asseoir trop près de moi,
Parlez avec les mots que vous aimez bien dire,
Riez autant que le demande votre joie,
Votre joie, belle et nécessaire.

Oh ! que je ne regrette rien ! Que la puissance
De vos voix réunies pour un chœur chaleureux
Étouffe en moi la plus ancienne inquiétude,
Comme le bruit de vos haleines régulières
Grondant sur le sommeil de toutes les maisons
Couvre, dans ma mémoire, à jamais, le tonnerre
Que déchaîne le vent du soir sur les forêts.

LE ROYAUME INTERMÉDIAIRE

Ce silence qui est à nous
Est gonflé de contentement.

Étends ton bras devant toi :
Il s'enfonce dans le silence
Et le remue comme une eau tiède.

Écarte à peine tes doigts :
Le silence coule entre eux.

Respire et notre silence
Descendra dans ta poitrine.

Regarde et tu verras vibrer
Le silence autour des objets.

Comme ce silence est à nous !

A quel endroit du silence
Finit la chair de mon corps ?
Jusqu'où viens-tu clapoter
Et t'éteindre contre moi ?

Nous l'ignorons heureusement.
Ne parle pas... Nous l'ignorons.

Ce silence est, mieux que nous-même,
Le règne de notre bonheur.

Nos regards ne se cherchent pas ;
Deux soucis différents, sans doute,
Attachent nos yeux et nos mains.

L'homme qui nous verrait ainsi
Ne sentirait-il entre nous
Qu'un désert de sables arides,
Ou bien pourrait-il deviner?
Qu'importe, tais-toi, taisons-nous...

*
* *

Nous nous trouvons souvent ainsi
Maîtres d'une heure de silence.
Nos attitudes sont les mêmes,
Toutes les choses à l'entour
Ont le même rythme immobile,
L'air est lucide entre nous deux
Avec les mêmes tremblements
Et le silence nous regarde
Avec la même âme attentive.

... Pourtant, je me souviens d'un jour

Où, tant que dura le silence,
Notre temps nous parut rempli
Par le halètement des flots
Qu'irrite une rude falaise.

LE GARDIEN VIGILANT

Cet homme qui se tient debout,
La main sur le bouton docile de la porte,
Cet homme, je le reconnais.
Son cœur seul secoue l'antichambre noire.

Demeurer ou partir...
Des motifs de forces égales
Appuient de l'épaule et du poing
Sur les deux faces de la porte.
Et le bouton ne saurait pas tourner tout seul.

Partir ou demeurer...
Mille raisons d'être dehors
Fleurissent au delà des marches.
Aucune n'est assez soudaine
Pour séduire à la fois tous les muscles du corps
Et dominer dans la minute suffisante.

Demeurer !
Mille raisons de rester là
Sont à leur place, sur les meubles.
Aucune n'est assez tenace
Pour s'enrouler autour des membres
Et durer, seulement une heure.

Et rien ne vient de secourable,
Nul ne marche dans l'escalier,
Pas de courant d'air qui pousse la porte,
Pas le moindre bruit qui puisse intriguer,
Nul souvenir à satisfaire,
Rien qu'un chœur de menus motifs, sans coryphée.

Rien ne surgit de décisif.
L'intérieur se tait odieusement ;
Les livres sont connus, dans la bibliothèque...
La cordialité des fauteuils
A quelque chose de servile et qui répugne.
La chaleur de cette maison
N'est ni trop pauvre, ni trop forte,
Et quant au labeur... il est fait
Mais éternellement à faire.

L'homme, immobile auprès de la porte impassible,
Écoute détoner son cœur, entre les murs,
Et ne sait trop pourquoi l'étreinte qui l'écrase
N'arrête pas aussi ce cœur trop vigilant.

HENRI FRANCK

ÉLOGE DE LA FRANCE

Pour Gaston Gallimard.

I

Vous du moins, où d'emblée mon désir a couru
Lorsque je suis sorti du temple :
Beau pays qui m'avez donné tous mes amis
Et m'avez donné votre langue ;
Puisque votre air subtil, léger, brillant, paraît
Sortir d'une bouche divine,
Peut-être saurez-vous enchaîner ma ferveur
Avec la pampre de vos vignes,
Nourrir ma passion que rien n'a contenté
Avec le bon blé de vos granges,
Puisque votre langage est celui qu'emploie Dieu
Lorsqu'il veut s'expliquer aux anges ;

Il est comme un visage expressif et mobile,
Il est l'armée docile au chef intelligent
Et la route royale où l'esprit tout entier
Peut avancer à l'aise.
Comme le glaive ardent que maniait l'archange,
Épée de la raison, il déclare et sépare,
Arrête et délimite, indique et circonscrit,
Il a le son du rire, il est la voix du juste,
Le bruit de la clarté et de la certitude,
La nette expression de l'être intérieur.
Il fait à l'orateur une robe décente
Et prête un beau clairon à la voix des héros.

II

Je te salue, vigie sur le pont de l'Europe,
Vif oiseau dans ta vigne, alouette dans ton blé,
Coq qui chante au matin des siècles dans ta ferme ;
Et comme un paysan qui entre dans la salle,
Prend soin, pour honorer les gens de la maison

Et pour ne pas tacher le beau parquet de cire,
D'ôter et de garder à la main ses sabots,
Ainsi, pour t'honorer, ô France, j'abandonne
L'inquiétude dont mon esprit est alourdi ;
Je veux te regarder avec des yeux limpides,
Te percevoir avec amour, ô cher pays !

. . . . . .

Par la fenêtre ouverte, on entend au printemps
Le chœur que font les voix des enfants des écoles
Dans les clairs bâtiments des écoles laïques
Où le jeune soleil entre par les baies neuves
Et sur les beaux chemins où s'effeuillent les arbres,
— Les chemins vicinaux où vont les carrioles
Et la route royale entre les peupliers, —
On entend à la pointe extrême de l'aurore
(Joie des enfants qui voudraient bien être des hommes)
Les clairons des soldats des manœuvres d'automne.

Les limpides canaux sont couverts de péniches,
Les marchés sont pleins d'œufs, d'étoffe et de bétail,

L'église est près du pont qui passe la rivière
Et devant la mairie un grand mail est planté ;
Le soir, le boulanger, assis devant sa porte,
Les bras nus sur son tablier plein de farine,
Regarde la rentrée des gens et des troupeaux,
Et quand passe le train à l'aube dans la Beauce,
Les voyageurs serrés dans les vagons étroits
Soulèvent le voile bleu qui recouvre la lampe
Et dans la fraîche buée, la moisson apparaît.

III

O raison ancienne et chaque siècle accrue,
O courage du monde et cœur de l'Occident,
Nation inventive, et sensée, ô vivante
République, je te salue par ton beau nom. . . . . .
. . . . . .

(La Danse devant l'Arche. — Livre II.)

FEU DE JOIE DANS LA SOLITUDE

Pour Jules Romains.

... Et puisque c'est en vain que j'ai fait ce voyage
Où le sol sous mes pas brûlants se dérobait,
Laissez-moi m'enfoncer dans l'ardeur sans images
Dans le plaisir abstrait.

. . . . . .

I

Le feu a dévoré l'univers et mon âme
Et il a consumé ce qu'il transfigurait ;
Bien au-dessus du monde où brillaient ses prestiges
Bien au-dessus de moi qui semblais son flambeau,
Sans vacillation il élève sa flamme.

O flamme dans l'abstrait, ô chaleur dans le vide !
Nul objet ne retient mes reflets au passage,
Je n'ai plus de miroir et n'ai plus d'aliment.
Je n'ai plus de brasier et n'ai plus de limites.

O belle incandescence, ô ferveur sans mesure,
Tu règnes enfin dans ta suprême liberté.
Rien n'entretient et rien n'amoindrit ta chaleur.
Tu te repais de toi, ton ardeur est gratuite,
Tu règnes sur toi-même et rien n'est hors de toi.

O flamme pure, ô flamme libre et non mortelle,
O splendeur souveraine, extase sans vertige,
O danse sans fatigue, ô beauté sans effort,
Royaume sans mensonge et désert sans prestige.

Je n'ai plus rien de moi et n'ai plus rien d'autrui,
Je suis le beau séjour où la ferveur a lui,
Je suis seul avec elle ;

Elle est à moi et me dépasse infiniment,
Je suis le sang brûlant de son cœur véhément
Et le battement de ses ailes !
Je suis le chant aigu d'un divin violon,
Je suis la voix par où s'élève la musique,
Je suis l'archet élu ; je suis un beau cantique,
Une élévation !

Plénitude parfaite, ô délice, ô merveille,
Après tant de tourments enfin voici le port,
Et sans vestale qui la veille,
Ma ferveur ne craint plus les ombres de la mort.
Le soldat courageux pénètre dans la ville,
Il est entré dans Jéricho.
Voyageur las, voici la retraite et l'asile ;
Oublie dans sa splendeur la campagne stérile ;
Dans le sein chaleureux de sa volupté pure
Oublie tous les pays sans eau et sans verdure,
Pleins de mirage et pleins d'échos.

Je tiens la flamme incorruptible et véritable ;
Je perçois tout à sa clarté,
Je ne suis plus l'enfant qui bâtit sur le sable
Je suis celui qui tient enfin la vérité.

La vérité, c'est l'enthousiasme sans espoir,
La ferveur que rien n'asservit,
La joie montant sans se courber dans le ciel noir
Le plaisir absolu du feu sans récompense,
Le haut plaisir de bien sentir son existence,
D'être celui qui vit !

D'être celui qui ne perçoit ni l'univers
Ni tous les mouvements de son âme illusoire,
D'être celui qui sans attente et sans revers
Se repaît de sa propre gloire.

Rien ne peut plus m'atteindre ; ah ! laissez que mon feu,
Dans l'orgueil de sa solitude,

Éprouve à ne brûler sur l'autel d'aucun dieu
La céleste béatitude.

II

Si l'arche est vide où tu pensais trouver la loi,
Rien n'est réel que ta danse :
Puisqu'elle n'a pas d'objet, elle est impérissable.
Danse pour le désert et danse pour l'espace
Comme un prophète dans le sable
Danse dans l'éternel silence
Avec la gravité d'un roi.

O transports du danseur agile,
Ton bras lance des javelots ;
De plus en plus vite et, sans que tu pâmes,
De plus en plus haut :
Tes sauts, tes bonds, tes jets, tes cris

Et le tournoiement sur les pointes,
Chatoiement des gestes ardents,
Ta vitesse d'enfant numide,
O flamme, ô flèche, ô vif oiseau,
O faucon rapide !

(La Danse devant l'Arche. — Livre III.)

RENÉ GEORGIN

TRISTESSE AU BORD DE L'EAU

Me voici revenu près du fleuve, penché
Sur le miroir de l'eau où je viens te chercher.

Très longuement, je scrute l'eau, je l'étudie ;
J'espère lui ravir le secret de sa vie
Et je l'interroge, anxieux ;
Mais bientôt cet effort me semble un vain mirage ;
La tristesse de l'eau monte jusqu'à mes yeux
Et je dis : A quoi bon chanter ce paysage
Puisque je suis seul et que tu ne peux
Voir briller mon amour de l'eau sur mon visage.
Voici toute ma joie et mon espoir détruits,
Et maintenant je sens le fleuve qui me fuit.....

Il faudrait que tu sois ici, et que tu voies
Mes yeux tendus se colorer de joie,
Lorsque je pense avoir saisi l'âme de l'eau,
Que je sens naître en moi l'enchaînement des mots,
L'accord des sons, le rythme souple et les images
Qui doivent exprimer le sens du paysage.
Tu comprendrais, au seul éclat de mes regards,
Combien ma passion pour le fleuve est sincère,
Et tu verrais monter vers toi, comme un brouillard,
L'âme des eaux et de la terre.
Mais je ne puis que t'évoquer : tu n'es pas là ;
Et je n'ai plus d'ardeur à créer des poèmes
Que je me récite à moi-même,
Mais que tu n'entends pas !

Ces vers émus, où les mots glissent
Sur le rythme berceur et fluide des eaux,
Ces vers écrits sans artifice
Sous les regards brumeux et souples des coteaux,
Que ne puis-je enfin te les dire
Au bord du fleuve aimé qui les inspire,

Devant le site même où je les ai conçus !
Je sais bien que tu les as lus,
Mais de si loin, figés sur des feuillets inertes :
Ils étaient morts ; il leur manquait le son connu
D'une voix adoucie ou largement ouverte ;
Ils n'avaient plus le souffle ardent et cadencé
Ni cette vie intime et riche des nuances
Que sait moduler, parmi le silence,
L'âme de celui seul qui les a composés.
Si tu venais ici me les entendre dire,
Cette âme vibrerait, plus sonore, pour toi ;
Elle ferait plus douce ou plus grave, ma voix,
La troublerait, comme en délire ;
Et mes vers, emportés d'un plus ardent essor,
Auraient plus d'énergie et de souplesse encor !

Mais l'eau coule toujours, et je tremble
A songer que tu n'es pas là :
Tant de flots ont passé déjà
Que nous n'aurons pas vus ensemble...

HENRI GHÉON

LAMENTATION DE PIERRE FRANC

(*Le Pain*, acte III).

Coule le sang !
la flamme s'éteigne
en les yeux clairs et joyeux !
— celui qui la gardait du vent
souffle son haleine sur elle...

(Un temps).

Caille le sang !
la vie se fane
sur sa tige de chair virile !
— celui qui la devait soigner
comme une plante bien aimée
la laisse ronger par le mal
à la racine...

(Un temps).

Sèche le sang !
l'âme se retire
des corps sains, jeunes et puissants !
— celui qui devait les nourrir
les abandonne...

(S'animant).

Et celui-là rien ne l'excuse !
à la portée de sa bonté
il avait tout,
la plus riche des nourritures
il ne lui fallait qu'un peu se pencher...
— c'était beaucoup...
il n'a pas su le faire.

Il a connu la détresse publique ;
pas à pas, il en a suivi le progrès,
le remède était là,
o dites !
qu'a-t-il fait
pour le prodiguer à ses frères malades ?
— D'heure en heure, de jour en jour, il recula
jusqu'au jour irrémédiable...

Devant le peuple, au matin du crime,
il allait parler ;
un de ses mots eût décidé
du destin de toute une ville ;
son pouls battait une horrible fièvre,
le mot touchait ses lèvres...
— il l'a tu.

(Désespérément).

Coule ! caille !
sèche le sang !
des corps puissants
la chaleur s'en aille !
— je l'ai voulu.

(Il retombe accablé).

MARGUERITE GILLOT

LE VOYAGE

Ne sont-elles qu'un rêve
Toutes ces molles plaines
Qui s'inclinent et se relèvent
Autour des villes lointaines?
Ai-je rêvé ces sources vives
Et ces tranquilles rivières
Où se reposent la lumière
Et les nuées qui me poursuivent?
Les ai-je donc rêvés tous ces grands paysages
Qui m'ont tant fait battre le cœur
A l'horizon de nos villages
Dont les pavés cachent des fleurs?

Mais faut-il oublier les rêves
Qui n'ont que l'ombre pour amie,
Ceux qu'un brusqne réveil achève ?
Et ce soir, suis-je endormie
Pour me croire si loin, dans un si beau voyage
Quand je me sais au coin du feu ?
Derrière les carreaux l'habituel paysage
Porte sous un ciel noir le deuil noir du ciel bleu,
Et voici le coussin que chaque soir j'apporte,
Mon chien vient s'y coucher. Il garde la maison.
Que ne garde-t-il pas mon cœur qu'un rêve emporte
Sans apparence de raison ?
Où vais-je ? où vais-je ainsi ?... Sans m'en aller, où vais-je,
Est-ce donc toi, mon cœur, qui t'éloignes de moi ?
Quel est l'espoir qui te protège ?...
Hélas, si tu me fuis, que puis-je contre toi ?

LE PETIT CHARME

J'ai peur de toi, Printemps, je t'aime trop encore.
Les voici revenus, ces parfums d'une flore
Immaculée et si féconde.
Dans les ronds de soleil, les mouches font des rondes
Entre deux grappes de sureau.
Est-il arbre déjà le petit arbrisseau
Que j'avais rafraîchi de mes premières larmes ?
Et qu'importe à présent.... C'était un petit charme
Qui se cachait dans l'ombre d'un peuplier blanc.
Mais si je dis qu'importe, c'est qu'il importe, hélas !
Et que ce petit charme a pris trop grande place
Et fait trop d'ombre sur mes souvenirs d'antan.
Chaque avril le grandit. J'ai peur de toi, Printemps.

MARCEL MARTINET

NOCTURNE

Nuit de décembre, il faut que nous nous parlions d'elle,
Car toi tu me comprends, mon cœur c'est de la nuit
Et c'est décembre — ô cœur, triste cœur infidèle,
Plein de dégoûts, plein de silence et plein de bruit !
Je m'étais dit : Oui, c'est ma faute, elle est perdue,
Oublions, oublions... — Et tu m'es revenue,
Toi, seule, hier, chez moi ; et nous avons pleuré
Ou peut-être que moi j'ai pleuré, mais qu'importe !
Tu sais, je t'attendais ; et j'avais préparé
Des mots... Des mots ! Et puis tu as ouvert ma porte
Et je ne sais plus rien que ta présence, et puis
Que tu n'as même pas relevé ta voilette...
Je suis seul, près du feu qui s'éteint ; c'est la nuit,
C'est la nuit de décembre, et ma douleur reflète
La peur du pauvre vent qui se casse aux carreaux.
Toi, tu es repartie à ta ville lointaine,
Petite ville où tu m'as dit que par la plaine
On voyait des chalands le soir sur les canaux...

Est-ce un rêve ? Est-il vrai que tu sois repartie,
Là-bas, et pour des jours qui me soient inconnus ?
Oui, je sais bien, je t'ai menti, je t'ai trahie
Si tu veux, et j'ai dit que je ne t'aimais plus,
Et je m'en suis vanté... C'est la nuit de décembre ;
J'ai peur, vois-tu, j'ai peur des regards de ma chambre,
Il y a trop de toi ; ma table, et ses papiers,
Les gravures, et le fauteuil où tu t'assieds,
Tu es partout, je suis hanté par ton sourire.
Oui, je sais, tu craindras ce que les gens vont dire,
Et puis tu me diras que j'étais inconstant,
Que ton amour ne m'a possédé qu'un instant,
Que nous avons jeté dans nos âmes vidées
Tout un pauvre bonheur humblement ramassé
Et qu'on a cru aimer, des amis, des idées,
Mais c'est de l'étranger tout ça, c'est du passé,
Qu'est-ce que tout cela nous fait, puisque je t'aime !
Ta nuit là-bas, ta nuit n'est-elle pas la même,
Nuit de néant sur quoi je referme les bras,
— O nuit, nuit de décembre où tu me reviendras !

GEORGES PERIN

LES ROSES

Les roses de douceur dont la grimpée est blonde
Font, sous la lune, aérienne la maison ;
Et au long de leur mol ruban, d'un seul frisson,
Méditent l'infini très léger d'une ronde.

Oh! ne peser qu'à peine et jeter vers les choses
Ces gestes sveltes, abondants, faciles, clairs,
Dont l'errante gracilité contourne l'air
Et se soutient si simplement, et ne se pose !

Une étoile au zénith offre à ma passion
Éparse et généreuse un refuge suprême,
M'enroule au secours tendu d'un tournant rayon
Et recule à plus tard le vrai lieu de moi-même.

La maison se suspend, fluide, et monte..... Et moi,
Je suis cet effort souple aux jeunes fiançailles,
Branlant au long du mur, et qui cherche et tressaille...
Je suis...
— Mais, dans la maison, la chaleur des voix?...

JULES ROMAINS

ODES

I

Je sors de ma maison
Plein de sommeil encore ;
Une petite pluie
Trottine sur mes mains.

Mais un reste d'aurore
Qui ne m'était pas dû
M'entoure et se mélange
Au dernier de mes songes ;

Et comme le soupir
De quelque bouche heureuse
Un sifflement si pur
Se répand dans le ciel

Que j'ai le cœur transi
Par la brusque mémoire
Des matins d'autrefois
Où je partais ainsi.

Le temps de ma jeunesse
Est à demi passé ;
Déjà bien des mensonges
N'abusent plus de moi.

Mais j'ai toujours le même
Emoi surnaturel
Lorsque cette lueur
Eclaire mon départ ;

Et que ce même ciel
De matin pluvieux
Refait son cri d'espoir
Que je ne comprends pas.

II

Le boulevard se démenait
Comme un chien de garde enchaîné ;
Après qui donc en avait-il,
Du ciel, de lui-même, ou de moi ?

Son aboiement volumineux
S'étranglait entre les maisons ;
Et le plus proche carrefour
Crevait d'aise sans rien entendre.

Je marchais d'un pas incertain
Entre ces deux maîtres du monde ;
Mon cœur se resserrait un peu
Tourmenté par leur désaccord ;

Et, m'arrêtant au garde-fou,
J'écoutai de toutes mes forces,
Pour que ce cri où j'ai passé
Ne fût pas pleinement perdu.

ANDRÉ SPIRE

AU BOIS

Le cheval au galop passe,
Un, deux, trois,
Un, deux, trois.
Le cheval au galop passe,
La dame s'élève et s'abaisse.

Le sable de l'allée est roux,
Le cheval au galop passe,
La jupe, sur le pied verni,
Flotte dans le soleil tamisé.

Le sable de l'allée est mou.
Quatre petits nuages sages
Tentent de monter aux genoux
Du cheval, au galop, qui passe.

Et de petits grains durs s'envolent,
Et tombent sur les chapeaux gommés
D'une demoiselle et sa mère,
Qui cousent, au rond point, sur un banc.

DAMES ANCIENNES

En hiver, dans la chambre claire,
Tout en haut de la maison,
Le poêle de faïence blanche,
Cerclé de cuivre, provincial, doux,
Chauffait mes doigts et mes livres.
Et le peuplier mandarine,
Dans le soir d'argent dédoré,
Dressait, en silence, ses branches,
Devant ma fenêtre close.

— Mère, le printemps aux doigts tièdes
A soulevé l'espagnolette
De mes fenêtres sans rideaux.
Faites taire toutes ces voix qui montent
Jusqu'à ma table de travail.

— Ce sont les amies de ma mère
Et de la mère de ton père,
Qui causent de leurs maris morts,
Et de leurs fils partis.

— Avec, au coin de leurs lèvres,
Ces moustaches de café au lait ?
Et dans leurs mains ces tartines ?
Dans leurs bouches ces kouguelofs ?

— Ce sont des cavales anciennes
Qui mâchonnent le peu d'herbe douce
Que Dieu veut bien leur laisser.

— Mère, les maîtres sensibles
Lâchent les juments inutiles
Dans les prés, non dans mon jardin !

— Sois tranquille, mon fils, sois tranquille,
Elles ne brouteront pas tes fleurs.

— Mère, que n'y occupent-elles leurs lèvres,
Et leurs trop courtes dents trop blanches
De porcelaine trop fragile !

— Mon fils, fermez votre fenêtre.
Mon fils, vous n'êtes pas chrétien !

CHARLES VILDRAC

FEMMES

Ne ressemblons pas à deux camps
Qui, sans s'allier ni se battre
S'observent de tous leurs yeux faux
Et se déshonorent de ruse.

Vos pères furent comme nous
Et nous ressemblons à nos mères.
Rappelez-vous nos jeux d'enfants
Et les fruits que nous partagions.
Nous avons déjà dormi ensemble.

Maintenant nous voilà face à face
Avec une distance entre nous.
Nous voilà, don ardent, désir ardent

Qui pouvons et devons faire échange
De nos forces, de nos faiblesses les meilleures
Et des plaisirs dont la chair a le pouvoir.

Mais nous sommes méfiants comme des marchands,
Vous sans le courage de vos convoitises
Et sans la franchise et nous sans droiture.

Dites, nos biens sont-ils si peu communs
Que cet échange ne puisse être un partage
Où chacun reconnaît, aime et veut sa part
Simplement et sans honte de sa faim ?

EN REVENANT...

Elle disait en revenant :

— Ce n'est pas le sujet dont nous avons parlé ;
Nous bavardions sans but comme des étrangers
Qu'on a laissés ensemble...

Ce ne sont pas non plus ses façons avec moi ;
Il était avec moi comme avec tous les autres...

Mais je le sens, je le sais,
Sûrement, entre nous deux
Quelque chose est commencé !
Sûrement, c'est aujourd'hui,
— Car me voici trop contente —
C'est aujourd'hui ce départ
Que j'attendais, que j'attendais !

Elle disait aussi : Mais non...
Je suis folle, je me trompe ;
Il n'y a aucune raison...

Enfin elle disait : Je veux savoir !
Oh ! que bientôt je le revoie !
La fois prochaine je serai
Comme lorsqu'on a cru entendre
Un bruit léger, un bruit caché
Et qu'on retient longtemps son souffle
Et qu'on s'applique à écouter...

*
* *

Lui se disait :
— Elle aurait pu causer avec tant d'autres...
Et c'est avec moi seul qu'elle est restée.

La fois prochaine, en lui parlant,
Je la regarderai dans les yeux
Et je profiterai d'un moment
De silence pour lui sourire.

*
* *

Vint le jour d'une autre rencontre ;
Mais vraiment tout agit contre eux :
Elle, fut captive d'un autre.
Lui, fut entouré, cerné.

Des gens s'amassèrent entre eux
Comme un bois entre deux chaumières,
Les empêchant de se rejoindre
Fût-ce avec leurs yeux...

En revenant, chacun disait :
Que je demeure donc avec ma tristesse
Et ma pauvreté !
Je m'étais trompé, il n'y avait rien,
Rien que le hasard et que mon attente.

Il n'y avait rien, se disait-elle,
Que la politesse...
Il n'y avait rien, se disait-il,
Que ma fatuité...

CHANSON

Elle était venue sur les marches tièdes
Et s'était assise.

Sa tête gentille était inclinée
Un peu de côté ;
Ses mains réunies étaient endormies
Au creux de sa jupe ;
Et elle croisait ses jambes devant elle,
L'un des pieds menus pointant vers le ciel.

Il dut le frôler, ce pied, pour passer
Et il dut la voir.

Il vit son poignet qui donnait envie
D'être à côté d'elle dans les farandoles
Où l'on est tiré, où il faut qu'on tire
Plus qu'on n'oserait.

Et il vit la ligne de son épaule
Qui donnait envie de l'envelopper
Dans un tendre châle.

Mais le désir lui vint de regarder sa bouche
Et ce fut le départ de tout.
Mais le besoin lui vint de rencontrer ses yeux
Et ce fut la cause de tout.

WALT WHITMAN

Poèmes choisis

traduits et précédés d'une introduction nouvelle par

LÉON BAZALGETTE

EN MARGE D'UN PORTRAIT

Ne doutons pas que ce qui nous pénètre, avec une force étrangement subtile, dans les Feuilles d'Herbe, *dont voici une poignée, est l'arome d'une personnalité si neuve dans ses dimensions souveraines qu'elle déborde les pages du livre, et de tous les livres possibles. Et, attirés par l'aimant de ce « grand quelque chose », dont nous éprouvons la présence sans pouvoir le définir, nous cherchons à savoir quel fut l'homme... Nous apprenons qu'il était né là-bas, outre-Atlantique, sur les rivages de l'océan, d'une souche robuste imprégnée de sel, qu'il fut un grand gars d'une merveilleuse beauté mâle, que malgré sa musardise, il exerça des métiers, celui de typographe, d'instituteur, de publiciste, de charpentier, d'employé de bureau, qu'il soigna pendant des années, sans autre motif que d'étancher la grande soif d'amour qui lui brûlait l'âme, les centaines de milliers de blessés d'une guerre effroyable, qu'il vécut ses vingt dernières années appesanti, puis claustré, par la paralysie, et que tout le long de son existence, il travailla à un livre dont il donna le final bon à tirer sur son lit de mort, en le dédiant à l'avenir avec confiance, sans reproche contre le présent qui l'avait ignoré. Ces points acquis, et connaissant même maints autres incidents, dates ou anecdotes de sa carrière, sommes-nous davantage satisfaits? A peine. Ces événements externes ne*

représentent que de simples tirets entre les strophes du grand poème caché que fut sa vie. Interrogeons plutôt ses portraits : l'éloquence décisive de certains d'entre eux nous fera entrer bien plus avant dans la connaissance de l'homme que tous les commentaires. Regardons celui-ci, en y cherchant la justification des poèmes qu'il précède. Regardons-le à la lumière de ces lignes ingénues où le poète, en plein âge viril, s'est lui-même silhouetté :

Américain de naissance, de santé insouciante, le corps parfait, de la tête aux pieds exempt de tares, ne connaissant jamais la migraine ni la dyspepsie, de sang riche, haut de six pieds, mangeant bien, n'ayant pas une seule fois usé de médicaments, ne buvant que de l'eau, — aimant à nager dans la Rivière ou la baie ou aux bords de la mer, — se tenant droit et marchant à pas lents, — une manière indescriptible où se marquent l'indifférence et le dédain, — ample de proportions, pesant cent quatre-vingt-cinq livres, âgé de trente-six ans, — teint basané d'un rouge transparent, barbe courte et parsemée de poils blancs, les cheveux comme le foin lorsque, après avoir fauché l'herbe dans le champ, on l'a soulevé en le mêlant pour le faner, — le visage ni raffiné ni intellectuel, mais calme et sain, — visage d'animal inaffecté, —

visage qui absorbe le soleil et accueille le sauvage et l'homme comme il faut en égaux, — visage de quelqu'un qui mange et boit, et qui est un rude amant et embrasseur, — visage d'impérissable amitié et d'indulgence envers les hommes et les femmes, visage d'un être auquel les mêmes sentiments sont en retour maintes fois exprimés, — visage avec deux yeux gris où dorment la passion et la hauteur, et en arrière la mélancolie, — un esprit qui se mêle joyeusement au monde. . . . . .

Pas un démocrate dilettante, — un homme qui est de part-à-deux avec les gens du commun et avec la vie immédiate, — qui adore les rues, — aime les docks, — aime le parler libre des hommes, grattant comme une râpe, — aime qu'on l'appelle par le nom qui lui a été donné et ne se soucie pas que quiconque lui donne du Monsieur, — sait rire avec les rieurs, — aime les manières de rustre des travailleurs, — n'a pas un liard de préjugés contre les Irlandais, — cause volontiers avec eux, — cause volontiers avec les nègres, — ne pose pas pour le Monsieur comme il faut, ni pour le savoir ou l'éducation, — mange des mets communs, aime le fort café aromatique des vendeurs de café au marché, à l'aube, — aime souper d'huîtres que vient d'apporter le

bateau de pêche, — aime s'attabler avec des matelots et des ouvriers, — quitterait à n'importe quel moment une soirée mondaine de gens élégants pour aller retrouver des gars qui aiment le boucan, des vauriens, recevoir leurs caresses et leur bon accueil, écouter leur tapage, leurs jurons, leurs gravelures, leurs propos loquaces, leurs rires, leurs réparties, — et sait parfaitement préserver sa personnalité parmi eux et ceux de leur espèce.

Mais si suggestifs que s'attestent ce portrait et cette silhouette, ce ne sont là, après tout, que des aperçus, des confidences à demi-mot, pour nous aider à découvrir quelque chose d'infiniment plus ample, et gardons-nous de croire que, forts des aveux qu'ils nous livrent, nous allons enlacer ce Protée et le tenir à notre merci, lui et son secret. Le meilleur de lui-même nous échappe encore, avec un sourire. Et nous devons nous résigner à l'éprouver à travers son œuvre, çà et là entre deux strophes, au détour d'un verset, au sommet d'un hymne, sans calcul ni effort, mais d'une manière fortuite et soudaine, un peu comme nous sentons la saveur d'un fruit, la pesanteur d'un sein, la fraîcheur de l'eau, la poussée des vagues sur la plage, ou l'adhésion fervente d'une amitié qui répond à la nôtre.

IL Y AVAIT UNE FOIS UN ENFANT QUI SORTAIT CHAQUE JOUR

Il y avait une fois un enfant qui sortait chaque jour,
Et au premier objet sur lequel se posaient ses regards, il devenait cet objet,
Et cet objet devenait une part de lui-même pour tout le jour ou une partie du jour,
Ou pour nombre d'années ou d'immenses cycles d'années.

Les précoces lilas devinrent une part de cet enfant,
Et l'herbe et les belles-de-jour blanches et rouges et le trèfle blanc et rouge, et le chant du vanneau,
Et les agneaux de Mars et les petits rose pâle de la truie et le poulain de la jument et le veau de la vache,

Et la couvée caquetante de la basse-cour ou celle qui s'ébat dans la bourbe au bord de la mare,
Et les poissons qui se suspendent si curieusement sous l'eau et l'admirable et curieux liquide,
Et les plantes aquatiques avec leurs gracieuses têtes aplaties, tout cela devint une part de lui-même.

Les pousses qui pointent dans les champs en Avril et en Mai devinrent une part de lui-même,
Les pousses des grains d'hiver, et celles du maïs jaune clair, et les racines comestibles du jardin,
Et les pommiers couverts de fleurs et de fruits ensuite, et les baies sauvages et les herbes les plus communes le long des routes,
Et le vieil ivrogne qui rentrait chez lui en titubant, du hangar de la taverne où il venait de se lever,
Et la maîtresse d'école qui passait pour se rendre à sa classe,
Et les enfants qui passaient aussi, les uns amicaux, les autres querelleurs,

Et les jouvencelles aux joues fraîches et à la mise soignée, et le négrillon, et la négrillonne aux pieds nus,
Et toutes les visions changeantes de la ville et de la campagne, partout où il allait.

Ses parents, celui qui l'avait engendré, et celle qui l'avait conçu en son sein et mis au monde,
Donnèrent à cet enfant davantage d'eux-mêmes que cela,
Chaque jour par la suite ils lui donnèrent, et ils devinrent une part de lui-même.

La mère au logis qui posait calmement les plats sur la table pour le souper,
La mère, avec sa voix douce, son bonnet et sa robe d'une propreté exquise, la saine odeur qui effluait de sa personne et de ses vêtements quand elle passait près de vous,
Le père vigoureux, étroit, mâle, positif, coléreux, injuste,

Le coup donné, les mots violents et soudains, les conditions rigides posées par le père, les promesses captieuses,
Les usages familiaux, la conversation, la compagnie, les meubles, les aspirations d'un cœur gonflé,
L'affection qui ne veut pas être contredite, le sentiment de ce qui est réel, la pensée que si cela après tout était irréel,
Les doutes des jours et les doutes des nuits, les curiosités touchant le si et le comment,
Si ce qui apparait d'une certaine façon est bien ainsi, ou si tout cela n'est que lueur fugitive et simples petites taches ?
Les hommes et les femmes qui se pressent dans les rues, que sont-ils, sinon des lueurs fugitives et de simples petites taches ?
Les rues elles-mêmes et les façades des maisons et les marchandises aux devantures,
Les voitures, les attelages, les quais aux solides planches, la foule énorme des passagers aux bacs,

Le village sur la hauteur vu de loin au coucher du soleil, la Rivière qui l'en sépare,

Les ombres, l'auréole et la brume, la lumière tombant sur les toits bruns et les pignons blancs à une lieue de là,

La goélette proche qui descend paresseuse en jusant, le petit bateau qu'elle remorque mollement à son arrière,

Les vagues qui se bousculent précipitées, leurs crêtes à l'écroulement subit, leur claquement,

Les strates de nuages colorés, la longue barre de teinte marron qui s'étend solitaire là-bas, la pureté de l'étendue où elle repose immobile,

Le bord de l'horizon, le vol des goélands, l'odeur des marais salants et du limon de la plage,

Tout cela devint une part de cet enfant qui sortait chaque jour, et qui sort à présent et qui sortira à jamais chaque jour.

(Ruisseaux d'Automne).

LA VOIX

I

Je chante la voix, la mesure, la concentration, la détermination et le pouvoir divin de prononcer les mots;

Êtes-vous parvenu à vous faire des poumons solides et des lèvres souples, après de longs essais? Les avez-vous obtenus tels à la suite d'un exercice vigoureux? Les tenez-vous de votre constitution?

Parcourez-vous ces larges régions avec autant de largeur en vous-même qu'elles en ont?

Êtes-vous bien arrivé à posséder le pouvoir divin de prononcer les mots?

Car ce n'est qu'à la fin, après beaucoup d'années,

après avoir connu la chasteté, l'amitié, la procréation, la prudence et la nudité,
Après avoir foulé la terre et affronté fleuves et lacs,
Après avoir débarrassé sa gorge de ses entraves, après avoir absorbé les âges, les tempéraments, les races, après avoir traversé le savoir, la liberté, les crimes,
Après avoir acquis une foi complète, après s'être clarifié et exalté, après avoir écarté les obstacles,
Après toutes ces expériences et bien davantage, qu'il est tout au plus possible que vienne à un homme ou à une femme le pouvoir divin de prononcer les mots;
Mais alors vers cet homme ou cette femme tout se précipite à flots — rien ne résiste, tout est là,
Armées, vaisseaux, antiquité, bibliothèques, peintures, machines, villes, haine, désespoir, amitié, douleur, vol, meurtre, aspiration, tout cela se forme en rangs serrés,
Tout cela sort selon que cet homme ou cette femme

en a besoin, pour défiler docilement par sa bouche.

II

O qu'y a-t-il donc en moi qui me fait ainsi trembler en entendant des voix ?
Celui qui me parle d'une voix juste, je le suivrai sûrement quel qu'il soit,
Comme les flots de la mer suivent la lune en silence à pas fluides, n'importe où autour du globe.

Tout est en attente de voix justes ;
Où est l'organe exercé et parfait ? Où est l'âme développée ?
Car je vois que tous les mots qui en sortent ont des sons neufs plus profonds et plus purs, qui seraient impossibles à de moindres conditions.

Je vois des cerveaux et des lèvres qui restent fermés,
des tympans et des tempes que rien ne frappe,
Jusqu'à ce que s'élève la voix qui a la qualité de
frapper et d'ouvrir,
Jusqu'à ce que s'élève la voix qui a la qualité d'accou-
cher ce qui sommeille, toujours prêt à sortir, dans
tous les mots.

(Ruisseaux d'Automne).

A CELUI QUI FUT CRUCIFIÉ

Mon esprit s'unit au tien, cher frère,
Ne t'inquiète pas de ce que beaucoup qui chantent les louanges de ton nom ne te comprennent pas,
Car moi, qui ne chante pas les louanges de ton nom, je te comprends;
C'est avec joie, ô mon camarade, que je te mentionne spécialement pour te saluer et pour saluer ceux qui furent avec toi, avant et depuis, et aussi ceux qui viendront,
Afin que tous nous travaillions ensemble, — transmettant la même charge et le même héritage,
Nous, le petit nombre des égaux, à qui importent peu les pays et les temps,
Nous, qui embrassons tous les continents, toutes les castes, qui admettons toutes les théologies,

Nous, les compatissants, les discerneurs, nous la commune mesure des hommes,
Nous qui nous promenons en silence au milieu des disputes et des affirmations, mais qui ne rejetons pas les disputeurs ni rien de ce qu'on affirme ;
Nous entendons leurs braillements et leur tumulte assourdissant, de toute part nous assaillent leur divisions, leurs jalousies, leurs récriminations,
Ils forment autour de nous un cercle péremptoire pour nous enfermer, mon camarade ;
Pourtant, rebelles aux emprises, nous parcourons librement la terre entière, nous voyageons dans tous les sens jusqu'à ce que nous imprimions notre marque ineffaçable sur le temps et sur les âges divers,
Jusqu'à ce que nous saturions le temps et les âges, afin que les hommes et les femmes des races, des ères à venir, s'attestent frères et amis comme nous le sommes.

(*Ruisseaux d'Automne*).

A UNE FILLE PUBLIQUE

Sois calme — sois à l'aise avec moi — je suis Walt Whitman, libéral et robuste comme la Nature,
Jusqu'à ce que le soleil te rejette, je ne te rejetterai pas,
Jusqu'à ce que les eaux refusent de luire et les feuilles de frissonner pour toi, mes paroles ne refuseront pas de luire ni de frissonner pour toi.

Je te donne rendez-vous, ma fille, et je t'invite à faire tes préparatifs pour être digne de moi lorsque j'irai te trouver,
Et je t'invite à demeurer patiente et parfaite jusqu'à ce que je vienne.

Jusque-là, je te salue d'un regard significatif pour que tu ne m'oublies pas.

(Ruisseaux d'Automne).

MIRACLES

Eh quoi, vous faites si grand cas du miracle ?
Je ne connais, quant à moi, rien autre chose que des miracles,
Que je me promène dans les rues de Manhattan,
Ou darde ma vue par-dessus les toits des maisons vers le ciel,
Ou marche le long de la plage, baignant mes pieds nus dans la frange des vagues,
Ou me tienne sous les arbres, dans les bois,
Ou cause le jour avec quelqu'un que j'aime ou repose au lit la nuit avec une personne que j'aime,
Ou sois à table assis avec d'autres dîneurs,
Ou regarde les étrangers qui sont en face de moi dans le tram,

Ou observe les abeilles s'activant un après-midi d'été
autour de la ruche,
Ou les animaux qui paissent dans les champs,
Ou les oiseaux, ou le prodige des insectes dans l'air,
Ou le prodige du soleil couchant ou des étoiles brillant d'un éclat si tranquille,
Ou l'exquis croissant, délicat et mince, de la nouvelle lune au printemps ;
Toutes ces choses et les autres, sans en excepter une seule, sont pour moi des miracles,
Chacune se rapportant au tout, sans cesser d'être distincte et à sa place.

Pour moi chaque heure de la lumière et des ténèbres est un miracle,
Chaque centimètre cube de l'espace est un miracle,
Chaque mètre carré de la surface de la terre est parsemé de miracles,
Chaque pied de l'intérieur de la terre déborde de miracles.

Pour moi la mer est un perpétuel miracle,
Les poissons qui nagent — les rochers — le mouvement des vagues — les vaisseaux qui portent des hommes,
Ou donc y a-t-il des miracles plus étranges?

(Ruisseaux d'Automne).

COSMOS

Est un cosmos celui qui contient la diversité et qui est la Nature,
Celui qui est l'amplitude de la terre, et la rudesse, et la sexualité de la terre, et la grande charité de la terre, et son équilibre aussi,
Celui qui n'a pas regardé pour rien par la fenêtre de ses yeux, ou dont le cerveau n'a pas donné audience à ses messagers pour rien,
Celui qui contient les croyants et les incroyants, celui qui est le plus majestueux aimeur,
Celui ou celle qui renferme exactement sa proportion trinitaire de réalisme, de spiritualisme et d'élément esthétique ou intellectuel,
Celui qui, ayant considéré le corps, trouve que tous ses organes et toutes ses parties sont bien,

Celui ou celle qui, à l'aide de la théorie de la terre et de celle de son corps, comprend par des analogies subtiles toutes les autres théories,
La théorie d'une ville, d'un poème et de la large politique de ces Etats;
Celui qui croit non seulement en notre globe avec son soleil et sa lune, mais en les autres globes avec leurs soleils et leurs lunes,
Celui ou celle qui, en construisant sa demeure, non pour un jour, mais pour tout le temps, voit les races, les âges, les périodes, les générations,
Le passé, le futur qui y habitent, comme l'espace, inséparablement unis.

(*Ruisseaux d'Automne*).

.˙. Le présent cahier est tiré à 1.250 exemplaires.

Les Cahiers du Centre

Sociologie, Histoire, Art et Littérature

PARAISSANT D'OCTOBRE A JUILLET PAR FASCICULES MENSUELS

Quatrième Série

Les *Cahiers* ont publié des œuvres de Jules Renard, Charles-Louis Philippe, Marguerite Audoux, Romain Rolland, Emile Guillaumin, André Spire, Henri Bachelin, Paul Cornu, Legrand-Chabrier, Alfred Bock, Valéry Larbaud, Stéphane Servant, Alfred Massé, Amédée Dunois-Catonné, Raymond Darsiles, etc.

Prix de l'abonnement : **5** francs par an pour l'édition ordinaire, **10** francs pour l'édition de luxe (Etranger : **6** et **12** francs). — Spécimen contre 0 fr. 50 en timbres-poste. — S'adresser au Gérant, **H. Buriot**, 16, boulevard Chambonnet, Moulins (Allier).

VERS ET PROSE

Revue trimestrielle de haute Littérature

Directeur-Administrateur : **Paul FORT,** *15, rue Racine, PARIS*

LE SPECTATEUR

Revue mensuelle de psychologie et de logique appliquées au travail intellectuel et à la vie courante.

Directeur : R. MARTIN-GUELLIOT

99, boulevard Raspail, 99, PARIS (VIe)

Abonnemt annuel : France, **7f** »; Union postale, **8f 50**

NUMÉROS SPÉCIMENS GRATUITS

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Revue mensuelle de Littérature et de Critique

31, rue Jacob

DER STURM

REVUE HEBDOMADAIRE DE CULTURE ET D'ART

Gérant : **Herwarth WALDEN** (BERLIN-HALENSEE)

DER STURM est l'organe des Indépendants

La Civilisation et l'Art d'aujourd'hui y sont étudiés et critiqués

Abonnement annuel pour l'Etranger : 7 fr. — Numéro spécimen sur demande

Pour la publicité, s'adresser au Gérant.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de journaux

PRESS RELATIONS BUREAU HANSA

Berlin N. W., 23, Holsteiner Ufer 7

Toutes coupures concernant art, littérature, science (*Tél.* Berlin II-6121)

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de Journaux Français et Étrangers

GALLOIS & DEMOGEOT 21, Boulevard Montmartre PARIS 2e ←

Adresse Telégr.: COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 101.50

Sommaires des numéros précédents

15 octobre, nº 1. — C'est par le premier geste... (Eugène Carrière). — Nouvelle figure, semblable effort (Jean-Richard Bloch). — La Gardeuse de Chèvres (Henri Bachelin). — L'Homme de goût (Gaston Thiesson). — " Selon ma loi ", II (Jean-Richard Bloch). — Dessin inédit de G. Thiesson.

31 octobre, nº 2. — Dans un bourg du Morvan (Kate Monnet). — Une irruption de nouveaux dieux (Jean-Richard Bloch).

Novembre 1911, nº 3. — Le cas Paul Fort (Jean-Richard Bloch). — En attendant le cousin (Joseph Voisin).

15 décembre, nº 4. — Chuchot (Henri Bachelin). — L'Irrédentisme français, aspect de la question sociale (Jean-Richard Bloch). — Chronique des Poèmes (René Georgin). — L'année littéraire en Allemagne (G. Hirtz). — Dessin hors texte de G. Thiesson.

617920

131

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

09 JAN. 1995

JAN 24 1995

CE

a39003 002328333b

CE PQ 1184
.A5 1912
COO
ACC# 1215176

UNE ANTHOLOG